

# *Les Cahiers d'Orient et d'Occident*

Lettre bimestrielle n°8 – mai/juin 2007

---

Orient intérieur  
Ésotérisme occidental et oriental  
Romantisme allemand  
Documents littéraires rares ou inédits  
Libres destinations



Tous droits réservés  
2007

## DE L'ORIENT INTERIEUR

JACOB BOEHME

« La noble perle »

« X, 1. J'ai parcouru plusieurs écrits des maîtres, espérant y trouver la perle de la base de l'homme ; mais je n'ai rien pu trouver de ce que mon âme désirait. J'ai rencontré en effet des opinions contradictoires, j'en ai trouvé aussi une partie qui me défendait de chercher ; mais je ne sais pas par quel motif ni par quelle raison, si ce n'est qu'un aveugle n'aime pas que l'on ait des yeux et que l'on voie. Avec tout cela, mon âme est devenue inquiète en moi, et s'est angoissée comme une femme en travail, et cependant rien ne s'est trouvé *pour moi*, jusqu'à ce que j'aie suivi les paroles de Christ, qui dit : « Vous devez être engendré de nouveau, si vous voulez voir le royaume de Dieu » (Jn, 3, 7). Ce qui, d'abord, ferma mon cœur, imaginant que cela ne pouvait arriver dans ce monde, mais seulement à ma séparation de ce monde. Alors mon âme s'angoissa d'abord pour la *génération céleste*, et aurait bien voulu goûter la perle. Elle se jeta ardemment dans cette voie pour la *génération céleste*, jusqu'à ce qu'enfin il lui est arrivé un trésor, d'après lequel je veux maintenant écrire pour mon *Mémorial*, et pour servir de lumière à celui qui cherche ».

Or, quelle est cette « *perle* », cette « noble perle »<sup>1</sup>, selon une expression familière de Jacob Boehme ? Sinon ce « trésor caché » dont parlent les soufis et qui est Dieu lui-même, selon un fameux *hadith* : « J'étais un Trésor caché aspirant à être connu »<sup>2</sup>. Nous avons ici tout l'enseignement de Jacob Boehme, pour qui Dieu est la Dêité inconnue et inconnaissable qui prend connaissance d'elle-même en tant que Dieu dans le miroir de la Sagesse divine. Mais Jacob Boehme parle aussi d'un « noble trésor et en lui [de] la précieuse perle » ; de la même manière il évoque à plusieurs reprises la croissance d'un « arbre de la perle », en relation avec *Sophia*, la Sagesse divine. Ainsi dans ce passage : « *De la voie par où l'on entre. Âme chérie, si tu désires cette voie et que tu veuilles l'obtenir, ainsi que la noble vierge SOPHIE, dans l'arbre de la perle, tu dois y apporter la plus sérieuse attention* ».

---

<sup>1</sup> On rapprochera cette expression de « l'homme noble », selon Maître Eckhart

<sup>2</sup> Selon une autre version : « J'étais un Trésor caché ; j'ai aimé à être connu ; j'ai produit le monde afin d'être connu »

En fait, le « trésor caché » que nous venons d'évoquer comme étant Dieu, se révèle être *Sophia*, la Sagesse divine, tandis que la « noble perle » est l'amour de Dieu, croissant comme un arbre, « l'arbre de la perle », dans l'intériorité : « O, Amour de Dieu, très aimable et très profond en Jésus-Christ ! Donne-moi ta perle ; imprime-la dans mon âme, prends je te prie, mon âme entre tes bras. »

Comment le « Trésor caché » qui est Dieu, selon le *hadith*, se manifeste-il à l'homme ? Par la médiation de la Sagesse divine, dira Jacob Boehme. Cette « perle » représente donc l'intériorité, le centre de son être, le propre être intérieur de l'homme, qui n'est pas l'âme naturellement, mais qui est ce par quoi l'âme de l'homme se trouve réunie à Dieu : « Donne-moi ta perle ; imprime-la dans mon âme, prends je te prie, mon âme entre tes bras. ». Cette réunion pour Jacob Boehme s'opère par la médiation de la *Sophia*, de la Sagesse divine, qui est le « Trésor caché » au sein duquel se trouve la « noble perle » ; et cette réunion s'obtient finalement par la voie de l'Amour de Dieu « très aimable et très profond en Jésus-Christ ». C'est pourquoi il est question à propos de Jacob Boehme, tout autant que d'une théosophie, d'une *christosophie*. Toutefois, dans cette configuration, le Christ n'est plus l'Époux divin, mais le Christ-*Sophia*. Et cette réunion dont nous parlons n'est pas l'union de l'âme-Épouse avec le divin Époux, comme dans la voie mystique, mais bien la réunion de l'homme avec *Sophia*, la Sagesse divine.

\*

Comment se fait-il que Jacob Boehme n'ait pas trouvé dans « plusieurs écrits des maîtres » la « perle de la base de l'homme » ? Ici, il faut comprendre sans doute par « maîtres », les théologiens protestants de son temps<sup>3</sup> et peut-être quelques rares auteurs mystiques. Et surtout, notons que ce dernier n'a pas trouvé dans leurs ouvrages ce que son âme *désirait*.

Quel était le désir de son âme ? Nous pouvons considérer le Christ selon le désir que nous avons (ou que notre âme a) de Lui *qui est l'Amour*. Par exemple, *je cherche le salut de mon âme, Jésus-Christ est mon Sauveur qui me donne accès au paradis terrestre et à la vie éternelle*. Ou encore : *Mon âme aspire à l'union avec l'Époux divin, Jésus est mon Bien-aimé avec qui j'attends de célébrer des Noces mystiques*. Pour Jacob

---

<sup>3</sup> Rappelons que Jacob Boehme était protestant.

Boehme, ce désir peut s'exprimer ainsi : Mon âme désire la « noble perle » et la cherche comme un « Trésor caché » ; Jésus est le Christ-*Sophia* en qui je rejoins le Divin, la Sainte Trinité. C'est ainsi qu'il dira : « Cherche la noble perle, elle est plus précieuse que ce monde. Elle ne s'éloignera jamais de toi, et où sera la perle, là sera aussi ton cœur : tu n'as pas besoin d'aller chercher plus loin qu'ici le paradis, la joie, et les délices du ciel. Cherche seulement la perle ; si tu la trouves, tu trouves le paradis et le royaume céleste, et tu deviendras si savant que, sans l'avoir éprouvé, tu ne le pourrais pas croire ».

Ajoutons à ce point que la médiation de la Sagesse divine ou du Christ-*Sophia* permet d'accéder à un Royaume céleste qui n'a d'existence que par rapport à ce que nous pouvons appeler la *Déité*, comme Henri Suso parle de la « déité pure », car « le Dieu de Boehme est d'abord une Déité insondable appelée *Ungrund*, mot formé de *Grund* qui signifie fond ou fondement, et du préfixe négatif *Un-* » [Pierre Degaye]. Il advient, en effet, un moment où notre âme cesse de désirer. Lorsqu'elle a atteint le terme de son désir, à savoir sa réunion avec le Christ-*Sophia*, et qu'elle entre dans le Royaume céleste, son désir disparaît pour ne plus laisser la place qu'à une *absence* de désir, par laquelle elle s'abîme dans un océan sans fond, ce qu'est la *Déité*, ou, pour le dire d'une manière différente, par laquelle elle atteint le Soi..

Ici, il est question du désir de l'âme. L'âme désire, mais c'est l'esprit qui agit dans la recherche de la « noble perle » et du « Trésor caché » qui est *Sophia*, la Sagesse divine, selon une modalité très simple : « Si l'homme élève son esprit vers la divinité, aussitôt l'esprit saint perce et opère en lui ; mais s'il laisse descendre son esprit dans ce monde, et le livre à l'empire du mal, alors le démon et le suc infernal s'insinuent en lui et le dominant »<sup>4</sup>. C'est « ceint de l'épée de l'esprit », dira Jacob Boehme, qu'il faut cheminer dans l'intériorité, à la recherche de la « noble perle ». C'est alors l'Esprit saint qui guide et inspire l'homme.

\*

Lorsque Jacob Boehme nous fait part de son désespoir de n'avoir rien trouvé *pour lui* dans les « écrits des maîtres », après avoir constaté leurs « opinions contradictoires » et surtout compris qu'une partie de ces « maîtres » lui défendait de chercher ce à quoi confusément il aspirait, il manifeste seulement l'impuissance de l'homme occidental

---

<sup>4</sup> Jacob Boehme, *Aurora*, Préface, 12.

à qui l'accès au « dépôt de la connaissance initiatique » est interdit, faute de véritables maîtres spirituels, d'*initiateurs*. Or, la recherche de la « noble perle », du « Trésor caché » qu'est la Sagesse divine forme une de ces voies de l'initiation chrétienne dont Jacob Boehme sera l'*initiateur*. C'est la voie théosophique ou christosophique<sup>5</sup>. Comment Jacob Boehme en deviendra-t-il l'initiateur ? Notons d'abord qu'il sera tenu éloigné de cette fonction, selon son propre aveu, jusqu'à ce qu'il suive les paroles de Christ, qui dit : « *Vous devez être engendré de nouveau, si vous voulez voir le royaume de Dieu* » (Jn, 3, 7). Et il ajoutera : « Ce qui, d'abord, ferma mon cœur, imaginant que cela ne pouvait arriver dans ce monde, mais seulement à ma séparation de ce monde. Alors mon âme s'angoissa d'abord pour la *génération céleste*, et aurait bien voulu goûter la perle ».

La « perle », la « noble perle » est par conséquent ce que Jacob Boehme appelle « *la génération céleste* ». Qui consiste à mourir en ce monde pour renaître dans l'Esprit.



<sup>5</sup> Qui n'est évidemment pas le théosophisme du 19<sup>e</sup> siècle. Voyez ce qu'en dit René Guénon dans *Le Théosophisme*.

**DOCUMENTS D'ORIENT  
ET D'OCCIDENT**

MARIE-MADELEINE DAVY

**Projections**

A MON FRÈRE

As-tu pu saisir le vent dans ta main ?  
As-tu pu mesurer l'Incommensurable ?

Ne fais pas d'effort, car l'effort distrait.  
Refuse la lutte, car elle sépare.

Rentre en toi-même. Sois attentif : Entends. Écoute.  
Aurais-tu perdu le chant de ton cœur ?

Tu possèdes la clé de ton propre Temple.  
Elle est aussi la clé de tous les Temples.

Comprends ce que tu es et marche comme un Homme libre.

Alors les oiseaux t'adresseront des messages  
Les arbres t'enseigneront le long de tes routes.  
Les fleurs souhaiteront les anniversaires de tes révélations.  
Les abeilles viendront voltiger autour de ta tête.

Le soleil fera briller tes lèvres.  
La lune éclairera tes cheveux.  
Et la terre sera douce sous tes pieds,  
Avant de t'ensevelir.

Quant aux hommes, ils ne pourront rien contre toi.  
Car ton amour sera si grand que tu changeras l'amertume en miel.  
Et la pierre jetée contre ta prunelle deviendra dans tes mains un épi  
[de blé  
Si gonflé de grains qu'il pourra germer

Et donner de nouvelles semailles  
Et de nouvelles récoltes.

Tu seras devenu à la fois ton Père et ton Fils.  
Car les engendremens sont successifs et se mélangent.

Et tu seras le Frère de tout ce qui est  
Les rochers, les plantes, les animaux, les hommes.  
Et Dieu lui-même cheminera près de toi.

Alors Hier et Demain s'effaceront  
Le Temps s'évanouira tel un voile se déchire.  
Il n'y aura plus d'écran devant ta face  
L'Éternité sera ta mesure.  
Dans tes yeux les reflets de l'Invisible et du Visible se mêleront  
Comme l'arc-en-ciel unit le Firmament à la Terre.

Marie-Madeleine Davy, 1958

---

Henry CORBIN

*L'imagination créatrice dans le soufisme d'Ibn 'Arabi*

288 pages in 8°, 2 planches hors-texte. Flammarion, Paris, 1958

Henry Corbin termine son Introduction au livre sur *l'Imagination créatrice chez Ibn 'Arabi* par cette réflexion : « C'est qu'il n'y a pas de dialogue possible à moins de problèmes communs, et d'un vocabulaire commun... et cette communauté de problèmes et de vocabulaire ne se forme pas subitement sous la pression des faits matériels, mais mûrit lentement par une participation commune aux suprêmes questions que s'est posées l'humanité. On dira peut-être qu'Ibn 'Arabi et ses disciples, voire que le shi'isme lui-même ne représentent qu'une petite minorité au sein de la grande masse de l'Islam. Sans aucun doute, mais en serions-nous dès maintenant arrivés au point de ne pouvoir apprécier l'énergie spirituelle qu'en termes statistiques ? »

C'est la préoccupation exprimée en ces lignes qui dès 1932 inspira la publication dans les « Études Carmélitaines, Mystiques et

Missionnaires » (octobre 1931, pp. 137-168) d'un travail sur Ibn 'Arabi et ses rencontres avec la spiritualité de l'Occident. Il y eut alors des étonnements, des protestations, des supérieurs d'Instituts nous traitèrent dédaigneusement de missionnaires en chambre. Mais l'idée a fait son chemin, et depuis, la « Civiltà Cattolica » de Rome a publié des études dans le même sens, les successeurs de ces mêmes supérieurs ont emboîté le pas, des représentants de la hiérarchie catholique en Afrique du Nord ont relevé les beautés de certains aspects de la mystique musulmane. La Missiologie aujourd'hui donne pour consigne d'assumer tout ce que les peuples orientaux possèdent de valable en leur culture et même en leur religion, pierres d'attente d'une unité plus grande que tous souhaitent. Il y a dans la littérature mystique musulmane, il y a dans les ouvrages d'Ibn 'Arabi, toute une partie importante qui exprime des expériences identiques à celles que décrit un saint Jean de la Croix, Docteur de l'Église pour la haute spiritualité. Ibn 'Arabi démontre la nécessité de tout un ensemble de moyens ascétiques de détachement et de purification préconisés aussi par le Saint du Carmel, il arrive à atteindre des expériences positives, à connaître une entrée dans « le ciel intérieur », qui nous semblent de même nature que les états décrits par l'auteur du *Cantique spirituel* et de la *Vive Flamme*.

Le titre du livre de M. Corbin et le rappel de la spiritualité de saint Jean de la Croix font surgir une objection que se pose d'ailleurs l'auteur : « N'est-ce pas lieu de prévenir un doute : la spiritualité, l'expérience mystique ne tendent-elles pas à un dépouillement des images, au renoncement de toutes les représentations de formes et figures ? » Jean de la Croix peut être considéré comme le maître par excellence dans la voie de la contemplation sans formes ni images, il nous y maintient le plus possible en nous mettant en garde contre tout ce qui n'est pas Dieu lui-même en notre recherche de Dieu. Dans un sens le fait d'atteindre Dieu par l'effet d'une opération de l'imagination créatrice, même directement mue par Dieu, c'est marcher dans une voie qui n'est pas celle de la *Montée du Carmel*. Mais il n'empêche qu'Ibn 'Arabi parvient positivement à une expérience du divin que ne désavoue pas un disciple de Jean de la Croix, et il ne faut pas oublier par ailleurs que le mystique castillan a exprimé son expérience en une profusion d'images et de symboles digne de la littérature orientale. Les points de rencontre entre Ibn 'Arabi et Jean de la Croix sont nombreux, et en fait ils se situent en ce qu'il y a d'essentiel dans la mystique chrétienne. C'est pourquoi nous avons pu affirmer que la mystique d'Ibn 'Arabi peut être surnaturelle,

donc de même nature spécifique que la mystique chrétienne. Nous n'ignorons pas que le soufi fait abstraction de données fondamentales pour un chrétien, la Trinité, la divinité du Christ, les sacrements, par exemple, et même lui arrive-t-il de les combattre. Mais la théologie catholique arrive à démontrer comment ce qui est à notre avis l'effet d'une ignorance invincible n'empêche pas la rencontre avec Dieu du moment qu'on admet son existence et ses attributs de rémunérateur. C'est ce qui explique à nos yeux comment tant de pages de l'immense œuvre littéraire d'Ibn 'Arabi, et spécialement de son *Fotubat*, rencontrent les expériences mystiques chrétiennes.

Prenons en guise d'exemple la notion de « théopathie » dont il est parlé dans la première partie de l'ouvrage de Corbin. Ce n'est pas par hasard que Jean Baruzi a cru pouvoir désigner par ce mot l'aboutissement de l'union divine en Jean de la Croix. On peut y préférer le terme de « transformation en Dieu » employé par le Saint, mais l'état d'âme profond désigné par le mot est en plusieurs points identique. Comment ne pas reconnaître un certain accent sanjuaniste en ce commentaire d'Henry Corbin : « L'homme n'atteint pas directement une question qui lui serait posée du dehors... Ce serait spéculation pure... il l'atteint dans la réponse... cette réponse dépend de la mesure dans laquelle l'homme se rend « capable de Dieu », car c'est cette capacité qui définit et mesure la sympathie en tant que médiatrice nécessaire de toute expérience religieuse. » Il faut laisser tomber beaucoup de choses parmi celles que décrit Ibn 'Arabi racontant ses expériences spirituelles. En la deuxième partie de l'ouvrage de M. Corbin sur l'imagination créatrice et la prière créatrice les dissemblances sont encore plus évidentes, mais les rencontres restent nombreuses et elles portent sur l'essentiel. Les paragraphes intitulés « La science du cœur » ou « La méthode d'oraison théophanique » illustreraient nos propos si nous avions le loisir d'en développer les lignes essentielles.

Comment ne pas signaler en des « Études Carmélitaines » le paragraphe intitulé : Le disciple du Khezzr. L'auteur se demande « comment se situe l'intervention du Khezzr dans l'ordre des théophanies, autrement dit quelle est la fonction du Khezzr comme guide spirituel non terrestre par rapport aux manifestations récurrentes de cette Figure en laquelle, sous ces typifications diverses, se peut reconnaître l'Esprit-Saint ? » La connexion du Khezzr avec Élie, et à son tour la connexion d'Élie avec la personne de l'Iman, est un fait reconnu. Il est l'initiateur de Moïse, il se révèle comme dépositaire d'une science infuse et divine. Il découvre à

Moïse la science qui transcende la vérité secrète, mystique. C'est le Khadir, le Verdoyant. Tantôt el Khidr et Élie forment un couple, tantôt ils sont identifiés l'un avec l'autre. Il en reste que Khezzr-Élie est l'initiateur à la vérité mystique... La direction du Khezzr ne consiste pas à conduire uniformément tous ses disciples au même terme, à une même théophanie identique pour tous, comme un théologien propageant son dogme. Il conduit chacun à sa propre théophanie, qui correspond à son ciel intérieur. Ibn 'Arabi vivait en la présence latente du Khezzr, en une sorte de dévotion qui ne se démentit jamais. Il a reçu deux fois l'investiture du manteau du Khezzr, et la deuxième fois à Mossoul ce fut des mains d'un spirituel qui l'avait reçue du Khezzr lui-même.

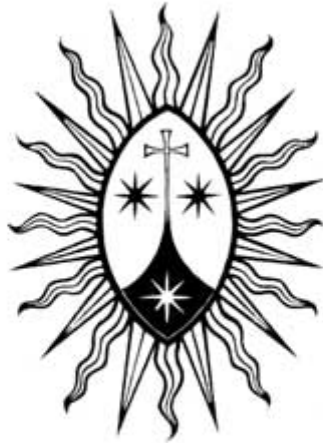
Peut-on parler de symbole en Ibn 'Arabi ?

Henry Corbin nous dit qu'un théologien comme Al-Ghazzali reste désarmé, sans solution, devant l'image, telle que la décrivent les mystiques, et a fortiori devant une expérience visionnaire de l'image et il n'a d'autre ressource que de la dénaturer en *allégorie*. C'est ce qui se passe aussi bien dans l'ordre chrétien. En fait nous avons vu des théologiens regarder comme allégorie pure et simple le symbole dont se sert un mystique comme saint Jean de la Croix pour exprimer l'ineffable. Corbin remarque que l'insistance sur la beauté plastique relevée en Ibn 'Arabi, et souvent renouvelée chez tant de soufis au cours des siècles, relève déjà du symbolisme, par l'élan qu'elle suppose vers quelque chose qui « à la fois précède et dépasse l'objet qui la manifeste ». Elle mène vers la « transapparition » de la divinité par le miroir de l'humanité... La divinité se présente dans l'humanité comme l'Image dans un miroir ». Nous n'entrerons pas dans les détails des considérations sur l'Incarnation du Fils de Dieu, événement historique, tel que le confessent les chrétiens, ici évidemment nous nous séparerions nettement d'Ibn 'Arabi et de ses commentateurs. Mais lorsque nous sont décrites dans le *Fotubat* et lorsque nous sont commentées par Henry Corbin les « circumambulations » autour de la Ka'aba mystique, nous reconnaissons le symbole à la manière d'un Jean de la Croix. Toutes nuances gardées, nous retrouvons des consonances connues et précieuses pour nous, dans des notions comme celles du « Temple devenant transparent, vivant, qui livre le secret qu'il recélait. La période de circumambulation prendra fin, les deux compagnons entreront ensemble ». Il y a dans les réalités cachées en ces symboles un accent qui rappelle le « elle aimera du même amour dont elle est aimée dans le Saint-Esprit » de la *Vive Flamme d'amour*. Nous avons remarqué autrefois ces textes du *Fotubat*, M. Corbin

nous permet de les mieux situer, et nous les fait admirer davantage. Nous ne lisons pas avec indifférence des lignes comme celles-ci, et il y en a bien d'autres : « Je suis le jardin aux fruits mûrs, je suis le fruit qui totalise. Lève maintenant mes voiles, et lis tout ce que recèlent ces lignes, gravées dans mon être. Ce que tu auras appris de moi et en moi, mets-le dans ton livre, prêche-le à tes amis. »

Père Élisée de la Trinité

VEXILLVM CARMELITARVM



SVB QVO  
HÆC OMNIA PANDVNTVR

---

ARMEL GUERNE

ROMANTISME

De même que l'art gothique avait été marqué par l'entrée de la lumière dans les élans de l'architecture, de même le romantisme fut, en substance, le surgissement du monde intérieur dans les œuvres de l'art, dont la création jusque-là obéissait à des codes et à des canons. Désordre, inspiration, vie intérieure, quête de l'âme, aspect

nocturne de la nature, recherche des lointains de l'espace et du temps, amour du merveilleux, du fantastique, du rêve sous toutes ses formes, foi souveraine en l'imagination – cette faculté royale qui est seule capable de retrouver, par l'invention, tout l'univers des réalités cachées en deçà ou au-delà de ce qu'un monde trop immédiat appelle le réel – sentiment et pressentiment, religion et religiosité, mystique du mystère : il y a de tout cela dans le brassage immense et la ferveur de ce nouvel humanisme total qui, pendant près d'un siècle (de 1780 à 1850 si l'on s'en tient à l'à-peu-près des dates) s'est emparé des esprits ivres de liberté d'un bout à l'autre de l'Europe.

La musique, la peinture et les arts plastiques, le théâtre, les sciences, la philosophie : tous les secteurs de l'activité humaine seront touchés peu ou prou, bouleversés et refaçonnés dans l'enthousiasme ; comme sous la poussée d'un grand vent on voit la nature entière passer d'une saison à une autre. Il ne faut pas trop se fier aux manuels ni croire au seul romantisme sentimental qu'ils nous présentent : la saison qui s'épanouit en Allemagne notamment, en Angleterre aussi et en Russie, en Pologne, un peu partout plutôt qu'en France – cette saison dure encore et l'on peut dire que dans le monde d'aujourd'hui, dans notre humanité asservie par la technique et l'abstraction, le peu de chose qui s'offre encore, pour notre réconfort, à notre amour et à l'admiration nous vient de là. Le romantisme n'est pas une école au sens littéraire du mot, c'est un état d'esprit ; un héroïsme qui veut reloger l'homme dans l'univers et retrouver l'univers dans l'homme.

Mais, à la différence des mystiques anciennes auxquelles il pourrait faire songer parfois, le romantisme n'exige pas de l'individu qu'il s'efface au profit d'une vérité qui le dépasse. L'individuel, dans les nations comme dans les personnes, aura même été le but essentiel de sa recherche : le culte du génie propre ; et ce ne fut pas l'un des moindres objectifs de cet élan tout de jeunesse, que la culture des nationalismes qui cherchaient à se soustraire enfin à l'emprise intellectuelle de la France. Peut-être même est-ce là ce qui a fait du romantisme allemand le plus ardent et le plus représentatif de tous. Mais si la gerbe de génies qui se sont succédé dans les pays du Nord pendant trois générations paraît aujourd'hui éclairer cette époque, il ne faut pas oublier que ces derniers y étaient isolés. La plupart moururent jeunes, épuisés ; d'autres devinrent fous. Ils allaient à l'extrême de leur risque, chercheurs, artistes, penseurs, écrivains ; mais le siècle qui les entourait était un siècle bourgeois,

peu accessible encore aux grands bouleversements historiques, politiques et sociaux qui déjà l'agitaient.

### L'exemple allemand

Même outre-Rhin, où l'âme romantique brûlera pourtant de sa flamme la plus haute, des hommes comme Hoffmann et Jean-Paul sont encore peu lus, presque méconnus. Ce n'est guère que vers 1934, après plus d'un siècle de purgatoire, que des peintres comme O. Runge, C.D. Friedrich, C.G. Carus ou encore F. Richter, seront pris en considération et appréciés dans toute leur importance, affirmant définitivement l'originalité de la peinture de paysage romantique comme un ultime et religieux contact avec la nature.

A l'aurore du romantisme allemand, c'est-à-dire dans les dix dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, après Hölderlin (ami et condisciple de Hegel) qui restera quarante ans prisonnier de la folie, ce génie foudroyé qui fut l'un des plus puissants lyriques dont l'Occident puisse s'enorgueillir, apparaît Novalis, le chantre des *Hymnes à la nuit* qui mourut à vingt-neuf ans, laissant inachevé le roman même du romantisme, *Henri d'Ofterdingen* (qu'on ne peut séparer de la masse illuminée des *Fragments*). Autour de lui s'exaltent savants et audacieux, vouant les forces et les éclairs de leur jeunesse à la conquête d'un nouvel âge d'or, les frères Schlegel et Tieck – conteur mais aussi écrivain de théâtre aux trouvailles scéniques encore inégalées – qui « naturalisèrent » Shakespeare puis Calderón dans de splendides traductions, leur ami Schleiermacher (l'ardent théologien des *Discours sur la religion*), J.W. Ritter, le jeune et génial physicien ; toute une pléiade de vifs esprits œuvre et repense le monde, à l'écoute des cours magistraux de philosophes qui ont le même âge qu'eux (Fichte et Schelling) ou de maîtres vénérés comme des mages, tel l'étonnant minéralogiste Werner. Un peu en marge de ce mouvement, un isolé, Jean-Paul Richter – un instant célèbre au point de n'être plus connu que sous son seul prénom – sera le romantique du roman, genre auquel son imagination débordante confère une saveur curieusement mêlée de poésie cosmique et d'humour. Les femmes enfin jouent dans le même sillage un grand rôle inspirateur et nourricier (Henriette Mendelssohn, Caroline et Dorothee Schlegel) en partageant la société de cette première et fulgurante explosion du génie romantique. C'est ce qu'on a appelé le romantisme d'Iéna (1790-1805).

La seconde génération romantique, dite de Heidelberg et de Berlin (1805-1825), s'illustre après le charme conquérant de l'idéalisme magique, par l'idéal plus crispé du conte fantastique et des mondes parfois dangereux de l'imagination livrée à elle-même, miroir où viennent se refléter les choses de l'invisible. C'est Hoffmann, le « fantastiqueur » par excellence, passionné de Mozart, compositeur lui-même et chef d'orchestre, caricaturiste nerveux et conteurs fabuleux. *Les Élixirs du diable*, son très impressionnant roman, « si l'on veut bien supporter ce que la vie du moine Médard a d'affreux, d'épouvantable, d'extravagant et de bouffon », comme il l'écrit lui-même, et sa *Princesse Brambilla*, cette fine fantaisie de féerie enchanteresse, révèlent un artiste visionnaire, doué d'une confondante faculté d'invention, jamais dépassée peut-être. C'est Arnim, l'inquiétant Berlinoïse, dont les contes introduisent à un univers fascinant (*Isabelle d'Égypte*, *Les Héritiers du majorat*) ; c'est encore le doux Brentano, un peu évanescent ; c'est enfin Kleist, le dramaturge génial de *Penthesilée*, du *Prince de Hombourg* et de *Katherine de Heilbronn*, père moins connu de nouvelles étranges et cruelles, ce Kleist qui se suicide à trente-quatre ans en compagnie d'Henriette Vogel sur les bords du lac Wannsee. Chamisso et son Peter Schlemihl qui conte l'histoire de l'homme qui a perdu son ombre, ainsi que La Motte-Fouqué avec sa délicieuse *Ondine*, tous deux issus de familles d'émigrés français, s'inscrivent aussi dans la lignée, de même que Contessa, ami d'Hoffmann et avec lui l'un des membres des Frères Sérapion, cercle d'esprits enthousiastes habitués des tavernes berlinoises qui demandaient au vin – liqueur romantique par excellence – un surcroît de poésie. Wackenroder, le moine amateur d'art, qui fait la liaison avec la peinture, et l'auteur inconnu des *Veillées de nuit* de Bonaventura complètent les rangs de cette armée triomphale du merveilleux et du fantastique, assistée là encore par un cortège d'égéries inspirées, au premier rang desquelles Bettina Brentano et son amie Karoline von Günderode qui se jeta dans le Rhin à vingt-six ans par désespoir d'amour.

La troisième génération, plus ironique au théâtre avec Büchner (*Woyzeck*) et Grabbe (*Don Juan et Faust*), s'adonne à un art tout de discrétion avec Eichendorff (poète et conteur) et avec Mörike, deux lyriques secrets dont l'art doit plus au silence qu'aux larges évocations, où s'exacerbe dans les mystérieux poèmes de l'Autrichien Lenau, ultime chantre du romantisme germanique, mort fou en 1850. Un dieu la domine mais c'est le dieu de la musique, cette musique qui est comme l'âme intemporelle du romantisme et qui trouvera dans le piano, inventé depuis vingt ans à peine, un instrument merveilleusement disposé à traduire toutes les

fantasmagories du monde nocturne : c'est lui qui inspire le Beethoven des grandes sonates, le Schubert des lieder, et après eux Schumann, frère de rêve d'Hoffmann à qui il empruntera le titre de ses plus belles pages – les plus sombres (*Kreislariana*, *Nachstücke*) – avant de s'abîmer lui aussi dans la folie.

### **Le romantisme sans frontières**

L'esprit latin devait se montrer assez peu perméable au génie profond du romantisme. La peinture et les gravures de Goya en Espagne, ténébreuses et cauchemardesques visions, font figure d'exception. En Italie, le mouvement sera surtout patriotique (noblesse pure des *Fiancés*, le beau roman de Manzoni, vie tragique et pessimisme de Leopardi).

En France, où le romantisme a été surtout le nom d'une école (si l'on excepte l'unique prodige d'*Aurélia* et des *Chimères* et, partant, l'œuvre entière de Nerval que sa lucidité jusqu'aux replis de la folie, ou la folie jusqu'aux pointes extrêmes de la lucidité conduiront au suicide), Lamartine, Musset, Vigny, romantiques en titre n'accèdent guère à l'univers magique de l'irrationnel, leur poésie conservant presque toujours ce ton d'humanisme que l'on retrouve en Allemagne chez Heine, autre « romantique défroqué ». C'est que l'école romantique française n'avait pas puisé aux mêmes sources que le mouvement né outre-Rhin : influencée par l'œuvre de Chateaubriand (dont la prose poétique constitue en France une nouveauté) mais aussi nourrie des idées démocratiques de Rousseau, elle aura une action politique (Lamartine, Hugo) au moins autant que littéraire. Si Hugo sait se montrer parfois visionnaire, c'est dans ses dessins fantastiques plutôt que dans ses poèmes. Car le romantisme français (Nerval et Berlioz exceptés) est moins poétique ou musical que visuel : scènes sanglantes évoquées par Gros, Géricault ou Delacroix, gravures quasi germaniques du mystérieux Bresdin.

En Angleterre par contre, ténébreux, usant de souterrains, de vieux châteaux et de mystère, abusant de l'intrigue et de l'irrationnel finalement réintroduits de force et non sans artifice dans une « explication » rationnelle qui repoussant de tous côtés les bornes de la décence et du convenable, le romantisme avait commencé avec l'apparition du roman noir ou roman de terreur. L'histoire gothique du *Château d'Otrante* (1764) d'H. Walpole, inaugure la série. Viennent ensuite le curieux conte oriental de *Vathek*, d'abord écrit en français par son auteur, Beckford, puis les célèbres romans

d'Ann Radcliffe (les *Mystères d'Udolphe*) qu'allait bientôt supplanter le fameux *Moine* de Lewis (1796), finalement dépassé encore par la corrosive histoire de *Melmoth ou l'Homme errant* de R. Maturin (1820). Cette littérature unique en son genre eut un effet profond sur les consciences et l'on peut dire que jusqu'au lyrisme anglais en fut imprégné, ce lyrisme d'un romantisme moins sombre, popularisé par les vers de Byron et de Shelley mais dont le plus noble, le plus sublime et le moins traduisible joyau demeure l'œuvre de Keats, qui mourut en 1821 à vingt-six ans, poète incompris et injustement rejeté par ses pairs. En peinture cependant, aux évocations peu rassurantes du Suisse Füssli, exilé sur les bords de la Tamise, répondent les visions du trop méconnu J. Martin, tandis que Turner introduit la splendeur solaire dans ses paysages de rêve.

Dans le Nord, le romantisme allemand se transplante en Scandinavie avec A. Oelenschläger, le Danois, et E. Tegnér, le Suédois du Wärrmland. En Pologne, où J. Potocki écrit en français cet étonnant roman fantastico-métaphysique qu'est le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, il sera celui de l'exil avec Mickiewicz et Chopin. Mais c'est en Russie, dans les ghettos de Podolie, que ce grand mouvement mystique était peut-être né à l'insu de tous aux premiers jours du XVIIIe siècle avec Israël Baal Shem Tov, le fondateur du hassidisme qui rêvait de restaurer par la légende la foi vivante au sein du monde juif figé par le rabbinisme, et dont l'influence touchera jusqu'aux frontières allemandes ; toutefois, le romantisme n'apparaît ici littéralement, et encore avec timidité, qu'avec Pouchkine et Lermontov, tous deux tués en duel en pleine jeunesse; c'est en fin de compte dans les romans inapaisés de Dostoïevski que le romantisme russe donnera sa pleine mesure, alors que le XIXe siècle touche déjà presque à son terme.

En Amérique enfin, à côté d'Edgar Poe, le fatal, de l'appliqué Hawthorne, c'est peut-être Melville avec son *Moby Dick* qui incarne au plus haut l'esprit de cet immense mouvement.

Cette multiplicité de tons, de formes, de symboles, d'éclats ne doit pas faire oublier en effet la réelle et profonde unité qui préside par-delà les frontières au rassemblement de ce trésor unique : car, comme tous les moments vrais de l'esprit, le romantisme est universel et reste vivant à travers tous les temps.

5 mars 1973

## NECROLOGIE DE HEGEL

1831



*Wilhelm Hensel, 1829*

*Hegel est mort !* Le plus célèbre des philosophes allemands, depuis que Schelling s'est condamné au silence, est mort à Berlin le 14 Novembre, victime du choléra. Comme il arrive presque toujours lorsqu'un homme distingué descend de la scène, tous les partis, à l'université de Berlin surtout, sont unanimes dans leurs regrets ; ils se sont tendu la main sur sa tombe. Ce n'était pas la faute pourtant des deux orateurs qui s'étaient chargés de faire l'éloge de l'illustre défunt. L'un d'eux, M. Marheineke, est allé jusqu'à comparer Hegel à Jésus-Christ et il est fermement persuadé que, sans plus tarder, les disciples du nouveau prophète iront prêcher à tous les peuples le

nouvel Évangile. Le second orateur, M. Færster, n'a comparé son maître qu'au grand Alexandre ; il pense qu'à l'exemple des généraux du héros macédonien, les disciples de Hegel vont maintenant se partager l'empire de la pensée. Si l'on en croit le bruit public, Hegel aurait déclaré, peu de jours avant sa mort, que son cœur était navré en songeant que de tous ses partisans un seul l'avait compris, et que cet homme unique l'avait encore mal compris. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, toujours est-il certain qu'il sera difficile de remplacer Hegel à l'université de Berlin pour la philosophie spéculative. Ni François Baader, ni Herbart ne sera [sic] appelé, et Schelling ne voudra pas venir. Il est probable qu'on nommera professeurs titulaires les deux suppléants [sic] Ritter et Henning, et que pour plus de richesse on appellera Steffens, de Breslau.

La *Gazette d'État de Prusse* renferme sur Hegel la nécrologie suivante :

« Le 14 Novembre mourut à Berlin le célèbre philosophe Hegel. Il était né le 27 Août 1770 à Stuttgart. A l'âge de dix-huit ans il se rendit à l'université de Tubingue pour étudier la philosophie et la théologie au séminaire théologique. Il habita pendant plusieurs années la même chambre que Schelling et se voua bientôt avec lui exclusivement aux études philosophiques. Reçu docteur en philosophie, il vécut quelque temps comme précepteur d'abord en Suisse, puis à Francfort-sur-le-Mein. Au commencement du dix-neuvième siècle, à la mort de son père, il profita de l'espèce d'indépendance que lui procura un modique héritage, pour aller s'établir à Jéna comme professeur privé (*Privatdocent*), et ne tarda pas à se faire connaître par quelques écrits qu'il publia en société avec Schelling. En 1806, après le départ de ce dernier, il fut nommé professeur suppléant (*extraordinarius*), avec un faible traitement. Ce fut au bruit du canon de Jéna que Hegel acheva sa *Phénoménologie de l'esprit*, par laquelle il se sépara pour toujours de la doctrine de Schelling. Forcé de quitter Jéna, il se rendit à Baunberg, où pendant deux années il rédigea le journal de cette ville. Nommé en 1808 recteur du gymnase de Nuremberg, il fit dans cette carrière nouvelle preuve de talent et d'énergie. C'est là qu'il élaborait sa *Logique de l'être, de l'essence et de la notion* (*Logik des Seyns, de Wesens und des Begriffes* ; Nürnberg, 1812-1816). En 1816 il fut appelé à Heidelberg comme professeur de philosophie ; et lorsqu'en 1817 il eut publié la première édition de son *Encyclopédie des sciences philosophiques*, le premier soin de l'homme d'État à qui venait d'être confiée la surveillance de l'instruction publique en Prusse, fut d'acquiescer à

l'université de Berlin le premier philosophe de l'époque<sup>6</sup>. Hegel, avide d'une plus vaste sphère accepta, malgré tout ce que fit le gouvernement de Bade pour le retenir, et arriva en automne 1818 à Berlin, où pendant treize années il s'appliqua, d'abord secondé par Solger, et dans les derniers temps par quelques disciples qu'il avait formés, à faire prévaloir sa doctrine. Dans ce laps de temps il publia la *Philosophie du Droit*; deux nouvelles éditions refondues et augmentées de son *Encyclopédie*; une seconde édition de la première partie de sa *Logique*, et plusieurs articles des *Annales de la critique scientifique*, dont il fut un des fondateurs. Son débit académique manquait de cette dextérité, de cette abondance et de ce talent d'expression qui sont souvent l'apanage de la médiocrité. Mais quiconque avait une fois pris goût à la profondeur et à la solidité de ses leçons, était comme entraîné dans un cercle magique par la clarté avec laquelle il savait montrer chaque objet (?) et par l'énergie de l'inspiration du moment. Dans son commerce intime et dans la société, la science n'apparaissait point ; il n'aimait pas à s'en parer ; elle ne franchissait pas la salle académique et le cabinet. Il préférait même la conversation des gens du monde à celle des savans [*sic*]. Le gouvernement prussien lui rendit justice en lui accordant l'ordre de l'aigle rouge de troisième classe. Son influence s'étendait jusqu'aux nations étrangères Les Français s'approprièrent (?) sa philosophie de l'histoire : Cousin, Châteaubriand, Lerminier, Michelet, et à la fin les Saint-Simoniens, le connaissaient, l'étudiaient, l'extrayaient ; les Anglais donnèrent à ses ouvrages une place dans leurs bibliothèques, et son nom pénétra jusque dans le nouveau-monde. Il mourut le jour anniversaire de la mort de Leibnitz, et sa dépouille, comme il en avait exprimé le vœu, repose à côté de celle de Fichte. »

W.

---

<sup>6</sup> Fichte était mort, et Schelling... !? *Note du Rédact.*

## LIBRES DESTINATIONS

Regnard :  
**Voyage en Laponie**  
précédé de la Provençale



10 18

Nous fûmes assez heureux à la chasse le dimanche : nous rapportâmes quantité de gibier, mais nous ne vîmes rien qui mérite d'être écrit, qu'une paire de ces longues planches de bois de sapin avec lesquelles les Lapons courent d'une si extraordinaire vitesse, qu'il n'est point d'animal, si prompt qu'il puisse être, qu'ils n'attrapent facilement, lorsque la neige est assez dure pour les soutenir.

Ces planches, extrêmement épaisses, sont de la longueur de deux aunes, et larges d'un demi-pied ; elles sont relevées en pointe sur le devant, et percées au milieu dans l'épaisseur, qui est assez considérable en cet endroit pour pouvoir y passer un cuir qui tient les pieds fermes et immobiles. Le Lapon qui est dessus tient un

long bâton à la main, où, d'un côté, est attaché un rond de bois, afin qu'il n'entre pas dans la neige, et de l'autre un fer pointu. Il se sert de ce bâton pour se donner le premier mouvement, pour se soutenir en courant, pour se conduire dans sa course, et pour s'arrêter quand il veut ; c'est aussi avec cette arme qu'il perce les bêtes qu'il poursuit, lorsqu'il en est assez près.

Il est assez difficile de se figurer la vitesse de ces gens, qui peuvent avec ces instruments surpasser la course des bêtes les plus vite ; mais il est impossible de concevoir comment ils peuvent se soutenir en descendant les fonds les plus précipités, et comment ils peuvent monter les montagnes les plus escarpées. C'est pourtant, monsieur, ce qu'ils font avec une adresse qui surpasse l'imagination, et qui est si naturelle aux gens de ce pays, que les femmes ne sont pas moins adroites que les hommes à se servir de ces planches. Elles vont visiter leurs parents, et entreprennent de cette manière les voyages les plus difficiles et les plus longs.

Le lundi ne fut remarquable que par la quantité de gibier que nous vîmes et que nous tuâmes ; nous avions ce jour-là plus de vingt pièces dans notre dépense : il est vrai que nous achetâmes cinq ou six canards de quelques paysans qui venaient de les prendre. Ces gens n'ont point d'autres armes pour aller à la chasse que l'arc ou l'arbalète. Ils se servent de l'arc contre les plus grandes bêtes, comme les ours, les loups et les rennes sauvages ; et lorsqu'ils veulent prendre des animaux moins considérables, ils emploient l'arbalète, qui ne diffère des nôtres que par sa grandeur. Les habitants de ce pays sont si adroits à se servir des armes, qu'ils sont sûrs de frapper le but d'aussi loin qu'ils le peuvent voir. L'oiseau le plus petit ne leur échappe pas ; et il s'en trouve même quelques-uns qui donneront dans la tête d'une aiguille. Les flèches dont ils se servent sont différentes : les unes sont armées de fer ou d'os de poisson, et les autres sont rondes, de la figure d'une boule coupée par la moitié. Ils se servent des premières pour l'arc, lorsqu'ils vont aux grandes chasses ; et des autres pour l'arbalète, quand ils rencontrent des animaux qu'ils peuvent tuer sans leur faire une plaie si dangereuse. Ils emploient ces mêmes flèches rondes contre les petits-gris, les martres et les hermines, afin de conserver les peaux entières ; et parce qu'il est difficile qu'il n'y reste la marque que le coup a laissée, les plus habiles ne manquent jamais de les toucher où ils veulent, et les frappent ordinairement à la tête, qui est l'endroit de la peau le moins estimé.

# LA COLLECTION D'ORIENT ET D'OCCIDENT

AUX ÉDITIONS INTEXTE

A paraître au printemps 2007

L'INDE MUSULMANE

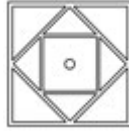
D'après  
Garcin de Tassy

Le présent volume réunit autour d'un important Mémoire<sup>7</sup> que Garcin de Tassy publia en plusieurs livraisons dans le *Journal asiatique* en 1831, deux longues recensions de sa plume qui, de son aveu même, le complètent utilement. La première parut dans le tome IX du *Nouveau Journal asiatique* en 1832. Elle rendait compte d'un ouvrage, publié à Londres la même année, dont l'auteur, Mme Meer Hassan Ali, était une Anglaise qui avait séjourné pendant douze années en Inde auprès de son mari, un musulman anglophone, d'une famille de lettrés de confession chiite. L'ouvrage s'intitulait : *Observations on the Musulmauns of India*. Les informations recueillies de première main méritaient toute l'attention de Garcin de Tassy qui les exploita en relation avec son propre Mémoire. La seconde recension, parue dans *Le Journal des savants*, en août 1833, concernait cette fois la publication par un Indien musulman, Jafar Scharîf, du *Qanoon-e Islam (Règles de l'islamisme, ou usages des Musulmans de l'Inde)*, traduit et présenté par G.A. Herklots. Consacré aux pratiques culturelles des musulmans de l'Inde, ce *Qanoon-e Islam* confirmait en bien des points le Mémoire de Garcin de Tassy. L'ensemble constitue par conséquent un volume complet sur les « particularités de la religion musulmane dans l'Inde », dans le premier quart du 19<sup>e</sup> siècle, certes, mais nous savons aussi que *rien n'a vraiment changé* des pratiques des musulmans indiens, en Inde comme au Pakistan

---

<sup>7</sup> « Mémoire sur quelques particularités de la religion musulmane dans l'Inde, d'après les ouvrages hindoustani », *Nouveau Journal asiatique*, août, septembre et octobre 1831.

## LA REVUE *AURORA, D'ORIENT ET D'OCCIDENT*



### SOMMAIRE DU NUMERO 3 (printemps 2007)

**Éditorial** : Le Verdoyant, par Jean Moncelon

**Dossier** : al-Khadir - Elie

#### **Études** :

Alain Santacreu, « La Voie mariale des *afrad* »

Giacomo Arnaboldi, « Elie, le Verdoyant »

#### **Articles** :

János Darvas, « Expérience d'Eau et de Feu »

Charles Le Brun, Présentation des *Prognostications* de Paracelse

### ***LES CAHIERS DE L'ILE VERTE***

Sept centième anniversaire de la naissance de  
**Rulman Merswin**

Documents consacrés à Rulman Merswin et l'Ami  
de Dieu de l'Oberland

A télécharger en ligne au format PDF

<http://www.moncelon.com/Rulmanmerswin.htm>

## AU SOMMAIRE DE CE NUMERO

### De l'Orient intérieur

Jean Moncelon : Jacob Boehme et la « noble perle »

### Documents d'Orient et d'Occident

Marie-Madeleine Davy, « Projection », *La Tour Saint-Jacques*, 16,  
juillet-août 1958

P. Élisée de la Nativité, CR de *L'Imagination créatrice dans le soufisme  
d'Ibn 'Arabi* de Henry Corbin, « Polarité du symbole », *Études  
Carmélitaines*, 1960

Armel Guerne, « Romantisme » (inédit), s.d.  
« Nécrologie de Hegel », *Nouvelle Revue germanique*, 1831

### Libres destinations

#### La Laponie

Régnard, *Voyage en Laponie*

La collection d'Orient et d'Occident  
Aux éditions *INTEXTE*  
La revue *Aurora*

Ces Cahiers sont est une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*  
<http://editionenligne.moncelon.com/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon  
Correspondance : [jm@moncelon.com](mailto:jm@moncelon.com)

Tous droits réservés  
2007